

DE PROCHE EN PROCHE : ETHNOGRAPHIE DES FORMES D'ASSOCIATION EN CHINE CONTEMPORAINE

Sommaire

Introduction

Isabelle Thireau

Mandatory organization and incapacity to act together:
governance techniques of Dazhai under Mao

Chang Shu

Le corps qui subit, le corps qui atteste :
le pacte secret des habitants de Xiaogang

Hua Linshan

Alliances et conflits, ruptures et réconciliations :
les élections villageoises à Qiejiazhuang

Liu Xiaojing

Décider ensemble du développement local : le cas du musée des Arts
et Traditions populaires de Nianpan (Shaanxi)

Caroline Bodolec

Agir ensemble à Dongcun, ou le surgissement caché du politique

Isabelle Thireau

Unpacking reconciliation cultural dynamics in a public controversy
in Shenzhen

Liu Chun Brenda

Organisations informelles et formelles de migrants Hui et Ouighours
à Canton

Elisabeth Allès

Les nouveaux modes d'évaluation de l'administration chinoise

Wang Hansheng et Wang Yige

PETER LANG

Berb Berlin Bruxelles Frankfurt am Main New York Oxford Wien

2013

Introduction

Ce livre a pour origine les discussions menées avec des collègues chinois, sociologues ou anthropologues, qui faisaient le constat de la diversité des formes d'actions communes, des initiatives collectives, souvent fluides, parfois fugaces, qui traversent aujourd'hui la société chinoise¹. Au cours de ces moments très variés, marqués autant par des désaccords que par la reconnaissance d'obligations mutuelles, se stabilisaient des façons partagées de voir la réalité sociale. En bref, ces formes d'action semblaient atténuer la très grande indétermination qui caractérise la société chinoise actuelle, une indétermination à la fois sémantique et normative qui a d'autant plus de mal à être combattue qu'elle ne peut s'exprimer sur la place publique.

D'où l'idée de mettre en place un programme de recherche conjoint portant sur l'étude de moments volontaires de coordination ou, pour reprendre l'expression d'Hannah Arendt, de moments d'action concertée. L'objectif n'était donc pas de travailler sur des organisations non officielles et de prolonger ainsi une littérature déjà abondante qui s'efforce de saisir ainsi la renaissance d'une société civile ou d'une sphère publique en Chine. Notre visée était plutôt d'observer des processus d'action, d'association et de coordination, c'est-à-dire de localiser des épisodes pendant lesquels la question posée aux acteurs sociaux était bien celle de vivre et d'agir ensemble, que ces épisodes soient éphémères ou qu'ils contribuent à l'émergence de formes plus pérennes et stabilisées.

D'où les enquêtes empiriques qui ont été menées pendant trois ans dans le cadre de ce programme et qui, fruit de tâtonnements multiples, se révèlent à l'arrivée très variées. Ces enquêtes sont parfois consacrées au monde rural. Hua Linshan revient ainsi sur le processus de distribution des terres accompli en cachette vers la fin des années 1970 par les habitants du village de Xiaogang (Anhui), avant que cette expérience ne soit érigée en modèle national et diffusée dans tout le pays, ouvrant la voie au processus de réformes économiques. Caroline Bodolec décrit les multiples initiatives qui ont conduit des habitants du district de Yanchuan (Shaanxi) à créer un musée privé, le Musée de la culture populaire du haut plateau de loess de Nianpan. Et Liu Xiaojing observe comment les appartenances et allégeances locales ont été mobilisées mais aussi affectées par l'organisation des premières élections villageoises dans une localité de la province du Hebei.

D'autres enquêtes concernent le monde urbain. Brenda Liu Chun a ainsi suivi pendant trois ans le déroulement et l'issue d'une action collective menée à Shenzhen par plusieurs centaines de résidents luttant contre un projet de construction qui menaçait leur environnement. D'autres encore évoquent ceux qui vont et viennent entre ces deux mondes, souvent de plus en plus étroitement imbriqués : les migrants. C'est ainsi qu'Elisabeth Allès a travaillé sur les formes associatives plurielles, ancrés dans des dispositifs d'organisation très variés, adoptées par des Ouighours et des Hui installés à Canton (Guangdong), alors qu'Isabelle Thireau a étudié les développements d'une association créée par des migrants dans la banlieue de Pékin et non marquée par une origine territoriale, linguistique ou religieuse commune.

Deux dernières contributions encadrent ces articles. La première, rédigée par Chang Shu, analyse des formes de coordination non pas volontaires mais imposées : les moments de travail collectif accomplis à Dazhai, à l'époque où cette brigade de production constituait un modèle prôné dans toute la Chine.

¹ Une première version de ces contributions a été présentée lors d'un colloque international qui s'est tenu à Paris les 30 et 31 mars 2009. Les textes présentés ont été discutés par Daniel Cefaï, Alain Cottureau, Nicolas Dodier, Aminah Mohammad-Arif, Fang Ling, Wang Li, Xiaohong Xiao-Planès et Zhang Ning. Cette introduction doit beaucoup à leurs remarques et à leurs suggestions.

En étudiant la difficulté, avant 1979, de véritables actions concertées, ce texte permet de mieux appréhender les enjeux qui se nouent autour des moments de coordination déclinés dans le reste de l'ouvrage. Le second, signé de Wang Hansheng et de Wang Yige, occupe une place centrale dans l'architecture de ce livre, car il décrit le mode d'évaluation actuel des fonctionnaires chinois et le « système de responsabilité de gestion par objectif » sur lequel il s'appuie. Il dessine ainsi les relations de coopération, d'instrumentalisation et d'interdépendance qui se mettent en place entre administrateurs et administrés, relations dans lesquelles s'inscrivent les processus d'association analysés.

Si nous avons partagé de nombreuses lectures tout au long de ces trois ans, aucune approche méthodologique particulière n'a été donnée comme consigne commune. On peut cependant souligner, au-delà du travail de collecte d'archives et de documents écrits, au-delà du recours au travail d'observation et d'entretien, l'importance attachée par l'ensemble des auteurs à la communication. Que cette communication soit verbale ou pas, qu'elle se déroule dans le cadre d'échanges plus ou moins formalisés entre enquêteurs et enquêtés ou au cours de conversations entendues et interprétées par rapport à des événements ou des activités en cours. Certains d'entre nous ont tenu des journaux de terrain, se réclamant de manière explicite de travaux sur l'enquête et sur la *communication ethnographique* comme ceux de Jeanne Favret-Saada² ; d'autres se sont plutôt rapprochés d'une *ethnographie de la communication*, telle qu'elle a été appliquée à des situations civiques ou politiques par Nina Eliasoph³. On peut également citer l'usage fréquent de la méthode biographique pour restituer les trajectoires familiales, scolaires, professionnelles ou institutionnelles des individus ; saisir dans leur complexité ce qu'Alfred Schütz appelait des « situations biographiques »⁴ avec leurs variations dans l'espace et dans le temps, avec leur dimension émotionnelle et stratégique, avec leurs projets, leurs sédimentations et leurs accidents.

Le propos de cet ouvrage est limité ; les enquêtes menées ne concernent que des pans très fragmentaires de la réalité chinoise. Il nous semble pourtant qu'il esquisse un programme de recherche méritant d'être poursuivi, celui des figures éthiques, juridiques et politiques utilisées aujourd'hui par les membres de la société pour redéfinir, en dépit des obstacles importants qu'ils rencontrent, des modalités de coopération. S'associer et se coordonner sont en effet des actions qui non seulement affectent la réalité sociale chinoise mais contribuent à lui conférer une certaine solidité. Il s'agit d'actions au cours desquelles des individus se réunissent autour de la définition et de la résolution de problèmes identifiés comme communs ; réinterprètent et réaffirment les allégeances et les obligations qui les lient à leurs proches ; révisent la perception qu'ils ont de leurs prédécesseurs et de ceux, plus lointains, situés à l'extérieur d'un même milieu d'interconnaissance. Il s'agit également de moments pendant lesquels ceux qui s'associent retravaillent les arrangements sociaux, précisent le sens et la portée des institutions, sélectionnent et mettent à l'épreuve des répertoires et des dispositifs d'action, donnant ainsi naissance à des formes partagées, matérielles ou pas.

Les textes réunis sont très divers ; ils soulignent le statut hétérogène des visées poursuivies par les individus et les groupes observés, comme la manière dont ces visées se rejoignent ou s'opposent, se combinent ou sont redéfinies. Ils permettent néanmoins de dégager un certain nombre de conclusions.

² Jeanne Favret-Saada, *Les Mots, la Mort, les Sorts. La Sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1977 ; Jeanne Favret Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps. Enquête sur la sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1981.

³ Nina Eliasoph, *Avoiding Politics : How Americans produce Apathy in Everyday Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

⁴ Alfred Schütz, *The Structures of the Life-World*, Evanston, Northwestern University Press, vol. 1 et 2, 1973 et 1974.

On peut souligner, tout d'abord, l'importance des face-à-face et des espaces au sein desquels ils se déroulent. Les coordinations observées sont en effet accomplies dans des espaces physiques particuliers pouvant être désignés comme communs, quoique de façon parfois non exclusive, aux personnes impliquées. S'associer pose ainsi la question des lieux possibles de cette association, au vu des contraintes qui pèsent en Chine sur les initiatives privées, sur les organisations non officielles ou sur les rassemblements sur la place publique. Si les villages, aux frontières clairement circonscrites, peuvent être assez facilement le lieu d'actions communes de la part de ceux qui en partagent le territoire (même si le degré d'engagement des habitants varie), les quartiers résidentiels clôturés en milieu urbain, privés mais communs à ceux qui les habitent, offrent également un espace pouvant être investi pour des visites entre voisins, des échanges d'information, des moments de concertation, des réunions internes, des élections, des assemblées auxquelles participent éventuellement experts, avocats ou journalistes. Il s'agit là, comme le montre Brenda Liu Chun, d'espaces extérieurs aux foyers qui, cependant, ne constituent pas des espaces publics au sens littéral du terme. Ailleurs, des lieux qui accueillent déjà des activités communes (une mosquée) ou des activités commerciales ouvertes par définition à tout public (un restaurant) peuvent également être utilisés comme lieu de rencontre et de coordination, et jouer même le rôle de locaux de substitution pour une association réunissant plusieurs milliers d'entrepreneurs privés. Le souci de trouver un lieu n'étant pas susceptible de susciter l'inquiétude des autorités locales conduit même certains individus à créer un commerce (par exemple, un supermarché) avec notamment pour objectif de permettre, en toute tranquillité, les face-à-face qui sont au fondement des moments de coopération visés. Il en résulte que la nature des lieux investis et celle des formes associatives qu'ils abritent peuvent relever de sphères très hétérogènes, des lieux de culte ou marchands accueillant, par exemple, des actions de solidarité ou d'assistance à autrui. Cette importance attachée à un espace physique partagé s'accompagne parfois de l'investissement important consacré aux échanges qui se déroulent dans des espaces plus virtuels, allant d'espaces privés (échanges de SMS) à des espaces publics (prises de position sur des forums publics), en passant par la création de sites Internet particuliers, éventuellement communs à ceux qui partagent un même espace physique (une résidence fermée).

Ces face-à-face permettent l'expression et la reconnaissance réciproque d'une forme d'intersubjectivité, aussi minimale ou incertaine soit-elle, pour fonder la coordination. Cette intersubjectivité, qui repose sur une expérience de soi et d'autrui indissociable d'une situation historique et des faits sociaux qui la caractérisent, est associée dans plusieurs contributions à l'expérience des corps. Les auteurs analysent en effet la compréhension mutuelle revendiquée qui prend appui sur une expérience partagée (la famine, la mendicité), se manifestant comme une donnée immédiate dans un processus de coordination se passant de longs épisodes de concertation. D'autres montrent comment ceux qui agissent décrivent l'expérience physique qui est la leur pour justifier leurs projets d'association (« Nous vivons dans des villages où nous ne pouvons pas nous tenir debout » disent ainsi les migrants rencontrés par Isabelle Thireau) ou manifestent leur souci de préserver leur santé physique. Cette attention souvent portée aux corps et à leur matérialité est indissociable de celle accordée à la communication, langagière ou pas, volontaire ou involontaire. Partant d'un même constat - la nécessité d'articuler, pour comprendre ces moments de concertation, ce que les gens disent et ce qu'ils font mais aussi de voir comment ils agissent, ou sont empêchés d'agir, avec les mots -, les contributions réunies déclinent des situations très différentes. Il y a celles, décrites par Chang Shu, où le langage domine sans qu'il y ait véritablement communication puisque la parole est non seulement imposée mais déconnectée des situations particulières qu'elle est censée qualifier. Il y a celles d'où le langage est largement absent car la communication s'établit autrement. Il y a celles, enfin, où le langage revisite des catégories passées, utilise des manières plurielles de qualifier une même action pour faire surgir des formes de légitimité variées, procède à des emprunts à l'étranger. Plusieurs

auteurs analysent également comment les formes de communication adoptées orientent les modes de coordination ; mais aussi comment, en retour, les transformations que ces formes subissent sont utilisées comme autant de critères pour évaluer le succès des actions entreprises. Les textes rassemblés soulignent, enfin, l'importance particulière des promesses, pactes et engagements conclus. « Se lier et promettre, s'associer et signer un contrat [...], quand les hommes réussissent à conserver intact le pouvoir jailli entre eux au cours d'une action particulière quelconque, c'est déjà engager le processus de fondation... Il y a dans la capacité de faire des promesses et de les respecter un élément de la capacité de l'homme à bâtir un monde ⁵», dit Hannah Arendt. De fait, il nous semble qu'un vaste domaine de recherche, que nous n'avons fait ici qu'entrevoir, mériterait d'être déployé : celui des promesses et des engagements qui confectionnent aujourd'hui le tissu de la société chinoise et qui sont étroitement liés à ce que veulent faire, mais aussi à ce que peuvent faire, les acteurs sociaux pour stabiliser une compréhension et des obligations mutuelles, pour constituer un groupe sans prendre appui sur des formes juridiques qui se trouvent bien souvent hors de leur portée.

Les textes réunis soulignent la diversité des « nous » qui se manifestent lors des moments d'association observés, une diversité née des périmètres très variés de l'association, des processus de redéfinition dont ils font parfois l'objet, de la possibilité ou non d'extension de la coordination à un autrui anonyme et lointain. La pluralité de ces figures ne peut, à l'évidence, être dissociée de la réalité sociale chinoise telle qu'est appréhendée par ceux qui agissent mais aussi telle qu'elle s'impose à eux. L'espace villageois, par exemple, qui recouvre à Dazhai comme Xiaogang une sous-unité de la structure collectiviste que représentaient les communes populaires, désigne d'emblée l'espace des expériences et des enjeux communs. Pourtant, les habitants d'un même village peuvent aujourd'hui se coordonner pour accueillir les objets et les formes matérielles (un musée par exemple) nés d'initiatives associant des membres de la localité à des personnes situés à l'extérieur, voire à des individus résidant hors de Chine dans le cas analysé par Caroline Bodolec. Le « nous » qui émerge ainsi, loin d'être limité à ceux qui partagent un même territoire, se présente plutôt comme un réseau assez lâche, ouvert à la coopération avec des personnes partageant un même objectif : ici, la préservation de la culture du nord de la province du Shaanxi. Il peut, à l'inverse, nous renseigner sur les loyautés et les oppositions internes qui, de façon effective, structurent une entité présentée aux observateurs extérieurs comme homogène. C'est ainsi que Liu Xiaojing décrit les multiples appartenances et relations qui se chevauchent et se recomposent pour orienter les alliances conclues au sein d'un village en vue des élections locales. Les « nous » qui se constituent nous renseignent donc sur la prégnance, la porosité ou l'organisation interne d'entités administratives présentées comme seules fondatrices d'un intérêt commun. Ils débordent de façon croissante les frontières de telles entités et révèlent bien souvent un découplage entre statuts ordinaires et engagement dans l'association. Ils rassemblent en ville des individus détachés de leurs mondes communautaires et qui se concertent autour de problèmes dont ils perçoivent, au-delà de leurs affinités linguistiques ou géographiques, le caractère collectif. Ils rassemblent également des résidents de quartiers voisins, s'agréant au cours d'un processus d'action collective proposant des définitions successives de l'intérêt commun tout en appelant à la mobilisation d'un public ⁶. En d'autres termes, qu'il s'agisse de parler uniquement pour soi ou d'invoquer un bien commun susceptible d'englober de nouveaux groupes au cours du processus d'association ; qu'il s'agisse de parler pour soi et pour plus faible que soi, en effectuant un va-et-vient entre solidarité et assistance à autrui ; ou de composer entre, d'un côté, des visées de bien public, des demandes de relations égalitaires et de dignité personnelle et, de l'autre côté, l'appartenance à un groupe particulier, les formes de coordination étudiées concernent de façon croissante un « nous » qui

⁵ Hannah Arendt, *La Condition de l'Homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, coll. Pocket Agora, 1983, p. 225.

⁶ John Dewey, *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt, 1927. Sur la notion de public, voir Daniel Cefaï et Dominique Pasquier (eds), *Les sens du public*, Paris, PUF, 2003.

ne préexistait pas au moment de coordination observé, un « nous » qui, loin d'être figé et circonscrit, est susceptible d'une ouverture et d'une extension. Les espaces localisés où se déroule l'essentiel des activités de coordination fonctionnent alors comme des « plate-formes », pour reprendre l'expression de certains migrants, plutôt que comme des lieux fermés et circonscrits, « plate-formes » où se mettent en place de nouvelles formes de familiarité, de nouveaux modes de constitution de la confiance, de nouvelles modalités de sanction lorsque celle-ci est trahie.

Les dispositifs d'organisation, on l'a vu, sont très variés, allant du pacte conclu en secret par les représentants des dix-huit foyers de Xiaogang et analysé par Hua Linshan à la création conjointe d'une association, d'un bureau et d'une organisation syndicale rassemblant plusieurs milliers d'entrepreneurs. Non seulement des personnes partageant une même appartenance peuvent faire le choix de dispositifs très différents, comme le montre Elisabeth Allès, mais une même situation peut prendre appui sur la coexistence, l'imbrication et l'influence réciproque de formes hétérogènes : l'action des migrants étudiée dans la banlieue de Pékin aboutit ainsi à la création, côte à côte, d'un jardin d'enfants soutenu par une ONG internationale, d'un commerce relevant d'une éthique de la solidarité et d'un restaurant à but lucratif. La complexité qui en résulte est encore accrue par la variété des répertoires d'action mobilisés. Des actions perçues par l'observateur extérieur comme pertinentes par rapport à la situation sont bien sûr accomplies : le partage d'un même alcool, par exemple, pour sceller un engagement mutuel, ou le recours au droit pendant un processus d'action collective. Des gestes jouissant d'une certaine familiarité sont utilisés de façon attendue (la pétition adressée aux plus hautes autorités du pays), parfois avec une visée nouvelle (les visites informelles rendues à leurs voisins par les candidats aux élections villageoises). Mais certaines des actions menées s'inscrivent dans un répertoire en apparence étranger à la situation : tel l'appel à une prière commune pour désigner le rassemblement de propriétaires mécontents au pied d'une résidence privée. De plus, ces actions convoquent parfois des poèmes et chants empruntés de l'étranger puis revisités en Chine dans des contextes très diversifiés. Elles prennent appui, enfin, sur des règles, des conventions ou des usages inventés par les associés eux-mêmes. Cet ancrage des dispositifs d'organisation dans plusieurs sphères, l'hétérogénéité des répertoires utilisés et les liens très divers qu'entretiennent entre eux dispositifs et répertoires, dessinent une situation d'autant plus complexe qu'elle est caractérisée par l'attention très grande accordée par ceux qui s'associent au degré de visibilité des actions accomplies. Les moments de coordination observés sont tous traversés par une même question à laquelle des réponses différentes sont données : qu'est-ce qui peut être donné à voir ? Et à qui ? Des associations doivent, pour se maintenir, prendre appui sur des manifestations ostentatoires accomplies sous le regard des seuls associés, alors que d'autres ne peuvent être protégées, voir réussir, qu'en acquérant une forme de visibilité à l'extérieur. Ceux qui se coordonnent ne cessent ainsi de s'interroger sur le type de transparence qui doit exister entre eux, sur la nature et sur le degré de publicité qu'ils veulent conférer à leurs initiatives. Les choix adoptés, que manifestent notamment les modes d'organisation et d'action retenus, sont souvent réévalués et révisés au quotidien. Et pourtant, si les processus observés sont fragiles, composites, plus ou moins visibles et donc difficiles à saisir, ils dessinent des logiques de rationalité et de légitimité et stabilisent des visées communes ainsi que les arrangements sociaux susceptibles de les exprimer.

Cette complexité des moments d'association observés est incompréhensible si l'on fait fi des relations, directes ou indirectes, établies avec les pouvoirs publics. L'action de l'Etat et de ses représentants est évoquée dans toutes les contributions rassemblées ici. Elle est parfois citée pour expliquer certaines des motivations des moments d'association observés : mettre en œuvre une directive nationale ou contester au contraire une décision officielle, répondre à une demande des autorités locales ou pallier à leurs insuffisances. Mais elle est surtout mobilisée pour expliquer les formes composites que ces moments revêtent du fait des relations très contrastées, faites de dissymétrie et de réciprocité, de

coopération et d'instrumentalisation, d'agrément et de répression, qui existent entre ceux qui s'associent et les pouvoirs publics. Ces relations sont d'autant plus compliquées que les représentants des différents échelons du pouvoir administratif et politique sont susceptibles de ne pas agir de façon identique, des attitudes divergentes pouvant même se manifester au sein d'un même échelon. Les enquêtes menées relèvent toutefois l'interdépendance croissante établie entre les uns et les autres, ceux qui s'associent pouvant difficilement persévérer sans avoir l'aval des pouvoirs locaux ; ces derniers ayant besoin en retour de ceux qui ont entrepris de se coordonner pour atteindre les objectifs qui leur sont fixés. Cette relation d'interdépendance est renforcée par le système d'évaluation des fonctionnaires mis en place depuis quelques années. Ce système, décrit pour la première fois dans la littérature par Wang Hansheng et Wang Yige, qui privilégie les buts à atteindre sans trop se soucier des moyens adoptés, qui établit un lien étroit entre l'action des administrés et les appréciations portées sur ses administrateurs, semble toutefois menacer plus qu'il ne les consolide les relations très instables établies entre les uns et les autres. « Les relations avec le gouvernement, c'est comme si on marchait sur l'arête d'une montagne », dit le dirigeant d'une association locale de défense du patrimoine historique. « Mais il faut que tu imagines une arête tellement étroite qu'on ne peut pas être deux à avancer côte à côte »⁷. Marquées par la volonté de ne pas manifester de visées politiques alors même qu'elles font parfois surgir parfois, de façon soudaine et précaire, des collectivités politiques, les formes d'association décrites dans cet ouvrage attestent cependant d'activités collectives d'apprentissage, d'imagination et de jugement grâce auxquelles peut se former un monde commun.

⁷ Entretien avec Lao Ming, Tianjin, 15 janvier 2011.